# ÇA IRA-T-IL? ÇA N'IRA-T-IL PAS?

OH! ÇA IRA! ...... HOM......

OU

# LE BON-HOMME

ET

# LE BON CITOYEN.



# AVIS
## DE L'ÉDITEUR.

J'ÉTOIS un ſoir ſeul chez Beauvillers, au Palais-royal, ſoupant peu & réfléchiſſant beaucoup, attendu que ce qui ſe paſſe donne plus à penſer qu'à manger : tout-à-coup ma rêverie fut interrompue par une converſation entre deux hommes que je ne connois point, & qui ſoupoient dans un cabinet dont le mien n'étoit ſéparé que par une mince cloiſon. Il auroit été difficile de ne pas juger, en les écoutant, que l'un des deux étoit un fort bon homme, & l'autre un excellent citoyen. J'aimois à voir comme leur caractere ſe peignoit dans leurs diſcours & juſques dans leur maniere de parler, & comme la douceur & la gaîté du ſon de voix du premier ne ceſſoit de contraſter avec le ton mâle & toujours dominant du ſecond ; en ſorte qu'un meilleur muſicien que moi auroit pu

noter tout le dialogue avec des bémols pour le bon-homme, & des dieſes pour le bon citoyen. Malgré ces différences, j'ai vu qu'ils étoient freres; & cette qualité qu'ils n'ont ceſſé de ſe donner, même au plus fort de la diſpute, m'a fort édifié, ſur-tout dans un tems où des opinions tranchantes ont porté de ſi cruelles atteintes aux plus doux liens du ſang & de l'amitié. J'en ai tiré un bon augure pour tous ceux qui pourroient reſſembler de près ou de loin à mes deux inconnus; car, ſi je ne me trompe, tôt ou tard le bon-homme deviendra bon citoyen, & je ne déſeſpere pas même que le bon citoyen ne redevienne bon-homme.

# LE BON-HOMME ET LE BON CITOYEN.

Le Bon-Homme. Eh bien, commencerez vous à croire que ça ira ?

Le Bon Citoyen. Ah ! ça ira, ça ira, je vous en réponds.

Le B. H. Eh ! ſur quoi vous fondez-vous pour cela ?

Le B. C. Sur ce que la force augmente & que la réſiſtance diminue tous les jours.

Le B. H. Quelle force & quelle réſiſtance ?

Le B. C. La force de la raiſon & la réſiſtance de l'intérêt.

Le B. H. Oh ! que l'on feroit heureux, ſi l'on gagnoit du côté de la raiſon tout ce que l'on perd du côté de l'intérêt !

Le B. C. Il faudra par-dieu bien que l'intérêt ſe mette à la raiſon.

Le B. H. Il n'y a que l'intérêt qui diviſe les hommes.

Le B. C. Oui, l'intérêt eſt une hydre contre laquelle il faut le fer & le feu.

Le B. H. En effet, il ne nous manque à tous que d'être unis pour être heureux : mais, dites-moi, commence-t-on à s'appercevoir d'un véritable rapprochement ?

Le B. C. Il n'eſt pas encore bien ſenſible, & ce n'eſt pas le moment ; il faut la criſe avant la guériſon.

Le B. H. Effectivement, depuis mon arrivée je ſuis à voir un viſage riant. La réflexion eſt peinte ſur toutes les phyſionomies. Chacun lit, ou bien diſpute. On ne parle que pour ſe plaindre, ou pour s'accuſer. Les freres, les amis, les maris, les femmes, les peres, les enfans ont l'air de ſe cacher les uns des autres. Je le paſſerois aux maris & aux femmes ; mais des freres ! mais des amis !

Le B. C. Mon frere, prenez garde, voilà un langage & des vertus qui ne ſont plus de ſaiſon. Il eſt bien queſtion de parens ou d'amis, quand il s'agit de liberté ! Malheur à celui qui n'oublieroit toutes ſes anciennes affections pour un ſi haut intérêt ! malheur à celui qui ne ſacrifieroit pas ce qu'il a de plus cher à la cauſe commune, & qui n'égorgeroit point, s'il le falloit, ſon pere, ſa mere, ſon frere, ſa ſœur, ſa femme & ſes enfans ſur l'autel de la patrie ! Voilà la vraie vertu, voilà la vraie religion.

Le B. H. Quelle vertu ! quelle religion, mon frere ! & sur-tout quel holocauste ! les sacrifices d'Agamemnon & de Jephté sont des jeux d'enfans en comparaison. Mais savez-vous bien que vous blasphêmez la patrie, en faisant d'elle une idole sanguinaire ; savez-vous sur-tout que c'est elle que vous sacrifiez, en lui sacrifiant de telles victimes. Qu'est-ce que la patrie? c'est la terre où vous êtes né ; c'est le toit paternel ; c'est votre famille ; ce sont vos amis ; c'est tout ce qui leur tient, tout ce qui les entoure, tout ce qui est cher aux personnes que vous aimez. Si tous ces gens-là n'y étoient pas, dites-moi, quel charme trouveriez-vous à la patrie?

Le B. C. Quel charme ! quel charme ! pauvre campagnard ! comme si la patrie n'étoit pas ma plus proche parente ! comme si ses ennemis, & même ceux qui sont indifférens pour elle, n'étoient point mes ennemis capitaux ! Allez, vous êtes bien loin de sentir tout ce que renferme le doux nom de patrie, si vous n'êtes pas prêt à lui tout immoler.

Le B. H. Eh bien, mon frere, je conviens que mon ame vulgaire ne s'éleve point à la même perfection que la vôtre, & que je n'en suis encore avec ma patrie qu'à la disposition de la servir toute ma vie, & de mourir, s'il le faut, pour elle ; mais je ne compte égorger en son honneur,

ni ma femme, ni mes enfans, ni même vous, mon très-cher frere, malgré vos touchantes dispositions à mon égard.

Le B. C. Comment, si vous me connoissiez des sentimens contraires à la révolution, vous ne me dénonceriez pas ?

Le B. H. Non, en vérité ; j'essaierois de vous ramener dans la bonne voie ; & si je ne le pouvois pas, je tâcherois de cacher vos sottises.

Le B. C. Allez, vous êtes indigne d'être mon frere. Quoi, si vous saviez un de vos amis dans de faux principes.....

Le B. H. J'attendrois tout de sa raison & du tems.

Le B. C. Et si quelqu'un vous étoit suspect....

Le B. H. Je craindrois de me tromper.

Le B. C. Où en serions-nous, grand Dieu, si tout le monde vous ressembloit ! Heureusement que nous avons des citoyens un peu plus zélés que vous, & qui veulent bien se charger de l'examen de conscience de la nation.

Le B. H. La confession sera longue.

Le B. C. Que trop.

Le B. H. Et la pénitence sévere.

Le B. C. Pas assez.

Le B. H. Mais enfin, quand viendra l'absolution ?

Le B. C. Jamais : les ennemis de la nation n'en méritent point.

Le B. H. Et cet état vous plaît ?

Le B. C. Oui, ſans doute, parce que c'eſt un paſſage vers un meilleur.

Le B. H. Et ne pourroit-on pas y arriver par un chemin plus doux ?

Le B. C. Peut-être ; mais ce ſeroit le plus long.

Le B. H. Prenez-le toujours, car c'eſt le plus ſûr.

Le B. C. Vous croyez cela, vous autres, en province.

Le B. H. Oui, je le crois ; mais je conviens que je ne ſuis pas fort au courant. Vous ſavez comme je vis dans ma ſolitude, occupé de mon ménage, de mon labourage, de mes bâtimens, de l'éducation de mes enfans, des ſoins qu'exige l'état de notre pauvre pere. Appelé, tantôt pour accorder un différend, tantôt pour remettre des têtes exaltées, tantôt pour ſecourir de pauvres malheureux qui ſe trouvent ſans travail & ſans pain, tantôt pour prévenir les cabales & les brigues des mécontens, je n'ai pu prendre ſur les affaires préſentes que les premieres notions qui peuvent être à l'uſage des bonnes gens avec leſquelles je vis. Mais je penſois que tôt ou tard nous nous verrions, & que vous m'expliqueriez tout ce que je n'entends point. Or, ce que j'entends le moins, je vous l'ai déja dit

hier, c'eſt le comité des recherches; tâchez donc de m'en donner une idée.

Le B. C. C'eſt un choix d'excellens citoyens, tous d'une vertu & ſur-tout d'une ſévérité bien reconnues, à qui leurs concitoyens ont confié les ſecrets intérêts de la révolution, qu'ils ont chargés de veiller ſur la liberté naiſſante, & d'écraſer les ſerpens qui ſe gliſſent vers ſon berceau.

Le B. H. Voilà un ſtyle bien figuré, mon cher frere; traduiſez-moi cela en langage bourgeois.

Le B. C. Sachez donc que le comité des recherches a été imaginé pour découvrir, pour obſerver & pour combattre les ennemis de la révolution.

Le B. H. Eſt-ce que la révolution a beaucoup d'ennemis?

Le B. C. Oh! beaucoup, parce qu'il y a beaucoup de mécontens.

Le B. H. Et pourquoi cela?

Le B. C. Pourquoi tous les hommes préférent-ils leurs ſots petits intérêts au grand intérêt général?

Le B. H. Hélas! c'eſt qu'ils ſont des hommes; mais d'où vient auſſi que l'intérêt général n'a point capitulé avec les intérêts particuliers?

Le B. C. Comment, morbleu, capituler! mon frere, y penſez-vous?

Le B. H. Ma foi, mon frere, j'aime mieux les capitulations que les aſſauts. Enfin, quels ſont-

ils donc, ces mécontens, ſur leſquels il faut porter des regards ſi attentifs ? Je vous demanderai, comme Athalie au petit Joas, à qui vous reſſemblez ſi bien, *ces méchans, qui ſont-ils ?*

Le B. C. Ce ſont les miniſtres, ce ſont les prêtres, ce ſont les nobles, ce ſont les gens de loi, ce ſont les gens d'affaires, ce ſont les financiers, ce ſont les commerçans, ce ſont les manufacturiers, ce ſont les propriétaires, ce ſont les ouvriers : vous conviendrez qu'en voilà beaucoup.

Le B. H. En voilà tant, que je ne ſais pas ce qui reſte ; mais pourquoi donc y a-t-il tant de gens mécontens du bonheur commun ?

Le B. C. Si vous y penſez, vous verrez que cela ne pouvoit pas être autrement. Tout le monde a perdu quelque choſe & veut le retrouver. Les miniſtres recourent après leur pouvoir ; imaginez que le clergé penſe encore à ſes bénéfices ; les ci-devant nobles ſont toujours entichés de leur ci-devant nobleſſe, & regrettent l'encenſoir, comme des fumeurs à qui on a caſſé leur pipe ; les gens de loi aiment mieux leurs charges que leur métier ; les gens d'affaires pleurent de n'avoir plus perſonne à ruiner ; les gens de finance ne trouvent pas bon qu'on ait les yeux ſur leurs mains. D'un autre côté, les manufacturiers vous diſent triſtement que depuis qu'il n'y a plus de

luxe ils n'ont plus de débit ; les commerçans ſont auſſi bêtes qu'eux ils croyent tout perdu dès qu'il n'y a plus de commerce. Ils ne voyent pas que c'eſt l'affaire de vingt ans tout au plus. Enfin les propriétaires voudroient être plus tranquilles & les ouvriers voudroient l'être moins. Vous croyez bien, qu'en pareilles circonſtances, on ne ſauroit prendre trop de précautions, & c'eſt en quoi nous excellons.

Le B. H. Il me ſemble, à moi, que j'en aurois pris une bien sûre, c'auroit été de chercher ce qui pouvoit convenir à tout le monde, & j'aurois penſé qu'alors, tout le monde lié d'intérêt avec tout le monde, auroit travaillé pour tout le monde.

Le B. C. J'aime à vous voir rapprocher des vrais principes. Sachez donc, mon frere, que c'eſt ce que nous avons fait.

Le B. H. Et quel eſt donc ce ſentiment commun dont, grace à vos ſoins, tous les citoyens ſont animés ? eſt-ce une affection mutuelle, une douce compaſſion de tous les maux particuliers inévitablement attachés à une ſubite amélioration ? eſt-ce une bienveillance réciproque entre tous pour avoir tous plus ou moins contribué au bonheur général ? eſt-ce enfin cette fraternité civique dont vous ſavez par mes lettres que je me fais une idée ſi raviſſante, & que je regarde comme

le ciment de la conſtitution ? eſt-ce tout cela, mon frere, ou quelque choſe d'approchant?

Le B. C. Rien de tout cela, mon frere, ni rien d'approchant.

Le B. H. Mais, qu'eſt-ce donc, mon frere?

Le B. C. La haine, mon très-cher frere.

Le B. H. La haine! mon très-cher frere.

Le B. C. Oui, mon très-cher frere, la haine; voilà le vrai mobile, voilà le grand reſſort, le ſeul qui ne trompera jamais ceux qui ſauront bien le manier. Vous parlez de vertu; mais la vertu n'eſt qu'une chimere, il faut des réalités. croyez-vous, en bonne foi, qu'il y ait beaucoup d'hommes diſpoſés à ſe ſacrifier eux-mêmes!

Le B. H. Je ſais bien qu'un entier dévouement eſt bien rare; mais enfin. . . . .

Le B. C. Il y a un ſentiment plus général, mon cher frere, c'eſt la diſpoſition à ſacrifier les autres; & pourvu que les intérêts perſonnels ſoient ſacrifiés, c'eſt tout ce qu'il faut à l'intérêt public. Je dirois donc à des politiques: ne voyez-vous pas qu'il regne entre tous les états, entre toutes les claſſes, toutes les conditions, tous les âges, tous les raſſemblemens, toutes les familles, tous les individus, une rivalité apparente ou cachée, & par conſéquent un germe d'averſion & de guerre, toujours ſubſiſtant, que vous pouvez développer à votre gré: profitez-en donc habilement, ajou-

terois-je ; fervez-vous de tous les moyens que le ciel vous a donnés. . . . .

Le B. H. Mon frere, je demande à pofer ici un petit amendement.

Le B. C. Et quel amendement, mon frere ?

Le B. H. Au lieu du ciel, mettez l'enfer.

Le B. C. Eh bien, le ciel ou l'enfer, qu'importe ; c'eft bien la peine de m'interrompre : fervez-vous-en, leur dirois-je, pour oppofer toutes les parties de la fociété les unes aux autres, pour leur prouver une grande vérité : c'eft que chacun cherche à fe foutenir aux dépens d'autrui. Vous verrez bientôt que de toutes parts on fe craindra, on s'obfervera, on s'épiera, on s'accufera, & que l'on fe fera réciproquement tout le mal que l'on pourra. . . .

Le B. H. Eh bien, dans tout cela, je ne vois encore que des malheureux.

Le B. C. Attendez ; bientôt chacun de ces malheureux croira fe confoler en fe vengeant. Or, quand une fois on en eft là, tout le tort qu'on fait eft regardé comme profit, & l'on finit par oublier fes propres intérêts pour nuire à ceux des autres.

Le B. H. Eh bien, mon cher & digne Satan, qu'en réfultera-t-il ?

Le B. C. C'eft un grand pas vers la fin que nous nous propofons.

Le B. H. Oui, vers la fin du monde.

Le B. C. Un grand pas, vous dis-je, car tous ces intérêts-là sont des intérêts particuliers, & vous les reconnoissez vous-même pour autant d'ennemis de l'intérêt général. Essayons donc de les ruiner tous, les uns par les autres, & de leurs ruines, pour me servir des expressions consacrées, nous verrons s'élever le majestueux édifice de la prospérité publique.

Le B. H. Oh ! le bel édifice, mon frere ! mais tâchez au moins qu'il reste quelqu'un pour l'habiter.

Le B. C. Il s'en présentera.

Le B. H. Non, je ne crois pas que le Pandemonium ait jamais conçu une politique plus profonde & plus rafinée.

Le B. C. Je pourrois y ajouter des développemens, mais je ne sais pas trop si vous les entendriez.

Le B. H. J'en doute ; & ce que j'entends me suffit : cependant je persiste encore à croire que le bien général doit plutôt sortir de la réunion que du choc des intérêts particuliers.

Le B. C. Eh bien, cela ne revient-il pas au même ; & de quelque maniere que vous l'entendiez, peut-il y avoir une réunion sans un choc préalable ? Nous en sommes au choc ; la réunion ne tardera pas.

Le B. H. Dieu le veuille.

Le B. C. Je crois donc vous avoir aſſez bien prouvé que la haine eſt le plus sûr inſtrument; l'argent, le plus puiſſant, & pour tout dire en un mot, la premiere divinité politique de ce bas-monde.

Le B. H. Oh, je n'en doute plus. Je voudrois ſeulement revenir à l'objet dont nous nous ſommes écartés.

Le B. C. A quel objet?

Le B. H. A ce comité des recherches, que je regarde à préſent comme le ſanctuaire où réſide cette grande divinité pour laquelle vous montrez une ſi belle dévotion, & où de ſi dignes miniſtres lui rendent un culte qui doit lui être ſi agréable.

Le B. C. Que puis-je vous dire ſur le comité des recherches qui vous inſtruiſe, auſſi bien que le rapport que je vous ai donné à lire avant-hier ſur M. Bonne Savardin?

Le B. H. Je vous avouerai que je ne l'ai pas trouvé fort amuſant.

Le B. C. Vous verrez que ces meſſieurs ſont faits pour vous amuſer; mais avez-vous ſuivi la marche de l'ouvrage? avez-vous vu comme l'obſcurité ſe change en lueur; la lueur en clarté; la clarté en lumiere; la. . . . . .

Le B. H. Oui, il faut convenir que c'eſt véritablement l'œuvre de la création.

Le B. C. Cela eſt vrai; on croiroit d'abord

que

que ce n'eſt rien ; on voit bientôt que c'eſt quelque choſe.

Le B. H. Ou bien on croiroit d'abord que c'eſt quelque choſe, & l'on voit bientôt que ce n'eſt rien.

Le B. C. Cela commence ſi doucement, ſi doucement, & puis cela marche avec tant de prudence, *& piano, & piano, & poi refortando. . . .*

Le B. H. Oui, ſauf reſpect, comme dit Baſile, de la calomnie.

Le B. C. Mais avez-vous remarqué comme on vous tourne un homme, comme on vous le retourne, comme on vous le gagne, comme on vous l'amene à ſes fins, comme on vous lui fait dire tout ce qu'on eſt bien aiſe d'entendre ?

Le B. H. Effectivement on voit du zele, on voit de l'adreſſe, on voit que ces meſſieurs prennent un vrai plaiſir à ce qu'ils font. Auſſi malheur à l'accuſé ! il eſt là comme une ſouris entre cinq ou ſix chats.

Le B. C. Ma foi, vous avez raiſon ; ils ont l'air de jouer avec lui, mais ils vous le tiennent en reſpect.

Le B. H. Mon frere, avez-vous lu Emeric, Paramo, Salazard, Mendoſe, Fernandez & tous les grands auteurs qui ont ſi bien écrit ſur le ſaint office ; j'y retrouve tous leurs documens. Il faut pourtant convenir que notre inquiſition

patriotique ne ſera jamais qu'une petite-fille en comparaiſon de l'autre, tant qu'elle n'aura point obtenu le rétabliſſement de la queſtion. Croyez-vous qu'on y travaille ?

Le B. C. Fi donc!

Le B. H. Il me ſemble du moins qu'on y ſupplée, & qu'à la place des tourmens on met l'ennui qui à la longue les vaut bien ; mais je voudrois que cette punition-là ne tombât que ſur des coupables bien reconnus, & qu'on épargnât de pauvres lecteurs innocens.

Le B. C. Enfin, dites-moi, croyez-vous que M. Bonne Savardin, M. Maillebois, M. de Saint-Prieſt, ſoient actuellement bien tranquilles ?

Le B. H. Je les en défie. Au reſte, les deux premiers ne me touchent gueres ; ils s'en tireront ou ils y reſteront, peu m'importe. A juger l'un par ſon âge, & l'autre par ſes diſcours, il eſt bien difficile de trouver entre eux, ſoit un agent, ſoit un outil de révolution ou de contre-révolution. Je n'ai pris intérêt, dans tout cela, qu'à M. de Saint-Prieſt, que je connois bien peu, mais qu'on eſtime fort dans notre province.

Le B. C. Convenez que c'eſt une horreur.

Le B. H. Oh oui, une véritable horreur qu'on lui fait.

Le B. C. Voilà cependant où nous en ſommes. Comment ſe peut-il que des miniſtres, qui ſont

nos enfans gâtés, oublient tous les devoirs que leur qualité de citoyen, & la confiance de leur maître, leur impose ; & qu'ils osent tramer à chaque instant de nouveaux complots pour tenir la nation dans des alarmes continuelles ?

Le B. H. Et des alarmes plus terribles pour eux que pour personne. Mais ne nous méprendrions-nous pas sur leur compte de l'actif au passif ? & ne seroient-ils pas beaucoup plus alarmés qu'alarmans ? car enfin quel objet supposez-vous à ces malheureux ministres ?

Le B. C. Je vous l'ai dit, celui de regagner leur ancien pouvoir.

Le B. H. Je serois tenté de le supposer aussi; & je cherche d'abord si leur premier moyen, pour aller à leur but, ne seroit pas de conserver *primo* leur tête & ensuite leur place.

Le B. C. Cela va sans dire.

Le B. H. A présent, mon frere, je vous demande ce qui arriveroit à un ministre convaincu d'avoir réellement travaillé à une contre-révolution ?

Le B. C. M. le ministre seroit conduit en pompe à la Grève & pendu.

Le B. H. Vous conviendrez que ce ne seroit là ni son chemin ni son compte.

Le B. C. Oh ! pendu sans miséricorde.

Le B. H. Oh ! je le vois bien.

Le B. C. Et à une potence de quarante pieds de haut.

Le B. H. Aſſurément, pour un ambitieux, c'eſt une belle élévation.

Le B. C. Qu'ils y prennent garde tous tant qu'ils ſont; ils y arriveront plutôt qu'ils ne voudront.

Le B. H. Et peut-être même qu'ils ne mériteront. Mais croyez qu'ils en ont plus peur que vous & moi : ainſi, leur amour pour leur peau vous répond de leurs actions publiques; & leur amour pour leur place vous répond du reſte.

Le B. C. Bon imbécille, vous prenez nos miniſtres pour de petites colombes; apprenez, apprenez que ce ſont des vautours.

Le B. H. Ma foi, je ne vois pas trop à quoi leurs griffes peuvent leur ſervir.

Le B. C. A ſe raccrocher, mon ami, à ſe raccrocher; mais, Dieu merci, nous les accrocherons auparavant.

Le B. H. Ma foi, j'ai dans la tête que ſi un miniſtre ou tout autre, vouloient effectivement regagner ce que les miniſtres ont perdu, ils s'y prendroient d'une autre maniere.

Le B. C. Eh bien, qu'eſt-ce qu'ils feroient, monſieur le grand politique? ſur-tout gare qu'il

n'y en ait ici quelqu'un qui ne vous écoute, car il profiteroit de vos leçons.

Le B. H. Ils étudieroient, ils flatteroient l'opinion régnante ; ils iroient au-devant des caprices & même des fureurs populaires ; ils partageroient en apparence, ils exciteroient en ſecret ces inquiétudes, ces terreurs, ces ſoupçons, ces haines, qui ont ſi triſtement remplacé la ſécurité & la gaieté de nos bons gaulois d'il y a deux ou trois ans. Ils dénonceroient à tort & à travers tantôt les perſonnes, tantôt les choſes. Ils ſerviroient toutes les paſſions publiques dans l'eſpoir de devenir les factotum de la révolution ; mais tant d'empreſſement me feroit peur : je dirois voilà des hommes qui veulent étouffer ce qu'ils embraſſent, & qui ne pouſſent à la roue que pour culbuter la voiture.

Le B. C. Ce que vous dites-là ſeroit aſſez vrai chez un peuple moins éclairé que le nôtre. Mais nous avons des yeux ; & quand ils ſeroient fermés, notre comité des recherches ne tarderoit pas à nous les ouvrir, comme il a fait derniérement ſur votre bon M. de Saint-Prieſt.

Le B. H. Vous le croyez donc bien coupable ?

Le B. C. Oui, par-dieu.

Le B. H. Et bien bête.

Le B. C. Non, par-dieu.

Le B. H. Mais par-dieu, arrangez-vous,

mon frere; car il faut ici qu'il ſoit l'un & l'autre, ou bien qu'il ne ſoit ni l'un, ni l'autre.

Le B. C. Ma foi! qu'il ſoit bête ſi vous voulez, pourvu qu'il ſoit coupable, & que nous pendions un miniſtre.

Le B. H. C'eſt donc-là tout ce qu'il vous faut. Eh bien! voyons.

Le B. C. Ça ſera bientôt vu; ah, M. le Guignard.

Le B. H. Eh bien! le Guignard, qu'eſt-ce qu'il eſt?

Le B. C. Il eſt farci; il eſt farci comme je ne le ſuis pas.

Le B. H. En êtes-vous bien ſûr?

Le B. C. Comment, ſi j'en ſuis ſûr!

Le B. H. Pour moi, j'en doute encore.

Le B. C. Mais c'eſt que vous n'y entendez rien. Regardez donc dans le paquet de M. Bonne-Savardin. Reliſez ſes lettres, peſez ſes réponſes, méditez, méditez ſon livre de raiſon.

Le B. H. Comme ſi un livre de raiſon étoit un livre d'évangile!

Le B. C. Méditez-le, vous dis-je, & vous verrez en trait de lumiere qu'il a payé un fiacre pour aller chez le M. de Saint-Prieſt; & quand cela? le jour, le jour même où il a eu une converſation avec ſon ami Farcy. Comparez,

combinez, calculez . . . l'homme, le jour, le lieu, le nom du fiacre, la converſation. Hem, ça n'eſt-il pas clair ?

Le B. H. Ce pauvre M. de Saint-Prieſt me fait de la peine.

Le B. C. C'eſt un effet de votre bonté ; & pourquoi cela, s'il vous plaît ?

Le B. H. C'eſt qu'il reſſemble à un honnête homme.

Le B. C. On ſe reſſemble ſans être frere.

Le B. H. Comme on eſt frere ſans ſe reſſembler. Mais laiſſons cela. Je voudrois ſeulement qu'il fut bien démontré que Farcy eſt le même que M. de Saint-Prieſt.

Le B. C. Moi, je vous dis que cela eſt démontré, puiſque M. Bonne-Savardin, interrogé à pluſieurs repriſes, au ſujet de Farcy, n'a jamais dit qui c'étoit, & que M. G. de Coulon, comme par inſpiration, a toujours dit que c'étoit M. de Saint-Prieſt. Or, je crois que M. Garran eſt un peu plus croyable que M. Bonne-Savardin.

Le B. H. Ah ! mon frere, vous me ſoulagez.

Le B. C. Et comment donc, mon frere ?

Le B. H. C'eſt que ſi cela n'étoit pas, M. de St. Prieſt, tout honnête homme que je le crois, feroit toujours ſuſpect en ſa qualité de miniſtre ; au lieu que s'il eſt vraiment le perſonnage en

queftion, je le trouve abfolument lavé, &, qui plus eft, lavé par M. G. de Coulon.

Le B. C. Ce n'eft cependant pas ce que penfe M. G. de Coulon.

Le B. H. C'eft-à-dire, mon frere, que ce n'eft pas ce qu'il en dit, mais c'eft fûrement ce qu'il penfe ; n'allez pas confondre fes interprétations avec fa penfée. Ce font des jeux d'efprit où il fe plaît à faire paroître & difparoître la vérité, comme un excellent joueur de gobelet qui efcamote une piece d'or, mais qui ne la vole point.

Le B. C. Toutes ces plaifanteries-là fur un perfonnage auffi refpectable, font affez déplacées ; parlons plutôt de votre digne ami, parlons d'un homme d'état qui aime à s'entretenir de contre-révolution ; & avec qui, s'il vous plaît ? avec un émiffaire de Turin, avec l'affidé d'un expatrié, avec le porteur d'un plan d'opération, de marche, d'irruption, d'invafion de troupes étrangeres. Voyons ce digne miniftre s'occuper férieufement des chefs défignés pour la bienheureufe croifade ; écoutons-le s'excufer de propofer le premier général dont on lui parle, fans trop en apporter de raifon, difant feulement qu'il n'eft pas en mefure ; écoutons la critique raifonnée qu'il fait du fecond général.

Le B. H. Quel mal y a-t-il donc à cela, pourvu qu'il n'en propofe pas un troifieme ?

Le B. C. Quel mal ! quel mal ! comme ſi , en pareil cas , c'a n'étoit pas une choſe affreuſe de tout écouter, de répondre à tout, de mordre à tout. Tenez, vous êtes un bon diable ; mais penſez à la conduite de M. de Saint-Prieſt, & vous m'en direz votre avis.

Le B. H. Mon avis, c'eſt qu'il a fait ſon devoir de miniſtre, de citoyen & d'honnête homme.

Le B. C. De miniſtre, de citoyen & d'honnête homme ! En vérité, quand vous auriez trois têtes, mon cher frere, au lieu de n'en avoir pas une, je les croirois tournées toutes les trois.

Le B. H. Vous perdez vos injures ; parlons raiſon. Dites-moi ſi vous avez connoiſſance de quelque autre dépêche de Turin où l'on trouve le nom de Saint-Prieſt, de Guignard, ou de Farcy.

Le B. C. Non, que je ſache ; mais on en cherche.

Le B. H. Mais enfin on n'en a pas trouvé.

Le B. C. Oh ! il ne faut pas déſeſpérer ; à force de chercher, on trouve.

Le B. H. En attendant que vos eſpérances ſoient remplies, M. de Saint-Prieſt reſte pour nous étranger à toute l'intrigue, s'il y en a, & c'eſt M. de Bonne qui vient à lui.

Le B. C. A la bonne heure. A propos, ſavez-

vous qu'il eſt repris ce M. de Bonne. Bonne capture ; c'eſt comme ſi nous avions trouvé une lanterne à minuit.

Le B. H. Je ſavois la nouvelle par quelqu'un qui la tenoit de madame de Saint-Prieſt, & qui diſoit qu'elle plaignoit l'infortuné priſonnier, mais qu'elle en étoit charmée pour ſon mari.

Le B. C. Comme voilà bien la fauſſeté des femmes !

Le B. H. Eſt-ce que pour le bien de l'état, vous voudriez-vous débarraſſer des femmes comme des miniſtres ?

Le B. C. Vous évitez d'entrer en preuve ſur la belle conduite de M. de Saint-Prieſt qui a ſi bien rempli, diſiez-vous, ſon triple devoir de miniſtre, de citoyen & d'honnête homme.

Le B. H. Je le répete. Qu'avoit-il de mieux à faire, que d'aller à la ſource de tout ce qui pouvoit ſe projetter, ou s'exécuter contre la révolution, pour en avertir au beſoin le roi qui s'en eſt déclaré le chef, & pour prendre, ſans bruit, toutes les meſures que ſa ſageſſe lui auroit ſuggérées ?

Le B. C. Voilà pour le miniſtre ; voyons à préſent pour le citoyen.

Le B. H. Eſt-ce donc agir en mauvais citoyen, que de dégoûter tous les anti-révolutionnaires par

des obſervations auſſi ſimples que judicieuſes ? Il ne leur dit pas que ce ſont des ſcélérats, ils le ſavent bien ; mais il leur dit une choſe qui les touche un peu plus, c'eſt qu'ils ſont des ſots, c'eſt qu'ils n'auront point de troupes, c'eſt qu'ils n'auront point d'argent, c'eſt qu'ils n'auront point de généraux. Penſez y bien, mon cher frere ; détourner & diſſuader les ennemis de la patrie, eſt peut être auſſi bien fait que de les tuer, ſur-tout lorſqu'ils ne ſont pas encore en campagne.

Le B. C. Venons au troiſieme point ; car vous m'avez auſſi promis de me prouver que le Saint-Prieſt s'eſt conduit en honnête homme, & c'eſt-là que je vous attends ; un honnête homme qui écoute un mauvais ſujet, qui converſe avec un conſpirateur, & qui ne le dénonce pas, car vous conviendrez au moins qu'il ne devoit pas l'entendre, ou qu'il devoit le livrer à la vengeance publique.

Le B. H. C'eſt-à-dire, qu'il falloit repouſſer la confiance ou la trahir, être un brutal ou un coquin. Au lieu de cela, n'aimeriez-vous pas mieux tout connoître, tout entendre, tout diſcuter, pour vous bien convaincre, & pour bien convaincre celui qui vous parleroit de l'abſurdité des projets qu'il pourroit vous propoſer. Quels ſont donc ces projets ? Il ne s'agit pas moins que d'environ 100 mille hommes, partagés en trois ou quatre armées, & de deux cents ou trois

cents lieues de marche, par des passages difficiles en pays ennemis. Il ne s'agit pas moins que de les mener d'abord contre deux cents mille soldats, braves comme des François, citoyens jusqu'à l'enthousiasme; ensuite contre deux millions, & bientôt contre dix millions de citoyens armés pour la liberté & par la liberté. Et où sont les fonds de la campagne ? où est le nerf de cette guerre gigantesque ? C'est, dit-on, un petit chiffon de papier, portant une obligation de sept millions, sur laquelle on espere toucher quelques écus de quelques usuriers! Vous conviendrez que quand on a pris tous ces renseignemens-là, il ne reste plus qu'une chose à faire.

Le B. C. Eh quoi ?

Le B. H. Dormir & laisser dormir.

Le B. C. Dormir & laisser dormir ! Non, le sang me bout dans les veines. Eh quoi ! quand l'ennemi est à nos portes, quand des armées inombrables s'ébranlent de toutes parts pour franchir les Pyrennées, les Alpes, le Jura, les Vosges, le Rhin, la Meuse, l'Escaut, l'Océan, la Méditerrannée; quand des flottes, plus formidables cent fois que la flotte invincible, attaquent nos colonies & bloquent nos ports; quand l'Angleterre & l'Espagne; quand la Prusse & l'Autriche se menacent pour nous tromper, & puis s'accordent

pour nous trahir ; quand, de toute part, le despotisme arme l'esclavage contre notre liberté ; quand.......

Le B. H. Continuez donc, mon cher frere ; je me ferois un scrupule de troubler votre sainte ivresse, & même de rassurer la terreur qui vous inspire de si belles choses, & qui vous fait passer les nations en revue, comme dans un poëme épique. Voici cependant de quoi vous rassurer : apprenez qu'il n'y a pas un régiment espagnol en mouvement ; point d'augmentation en Piémont, ni en Savoie, & les déplacemens de troupes n'y sont relatifs qu'à la police intérieure. L'armée des cercles n'est pas même sur pied. Les affaires de Liege, du Brabant ne nous regarderont qu'autant que nous voudrons nous en mêler. L'armement de l'Angleterre continuera jusqu'à la ratification du traité, parce que l'Angleterre a reconnu qu'on ne pouvoit tirer un bon parti de son adversaire, que lorsqu'on peut lui en faire un mauvais. Si elle s'arrange avec l'Espagne, si les rois de Hongrie & de Prusse s'arrangent ensemble, si même le roi de Suede profitoit de son plus beau moment pour s'arranger avec la Russie, laissons-les faire ; &, comme dit la chanson, ne dérangeons pas le monde ; au contraire, tâchons de nous arranger nous-mêmes avec nos plus grands ennemis.

Le B. C. Avec qui donc ?

Le B. H. Avec nous-mêmes. Penſons que ſi nous ſommes unis, nous pouvons braver l'Europe ; que ſi nous ſommes déſunis, nous devons craindre juſqu'à Saint-Marin.

Le B. C. Tout cela eſt bel & bon. Toujours eſt-il vrai que les précautions ſont plus ſûres que la confiance.

Le B. H. Eh bien, quelles ſont vos précautions ?

Le B. C. Toujours les mêmes, morbleu ; toujours les mêmes.

Le B. H. Dites toujours.

Le B. C. Un comité des recherches morbleu, deux comités des recherches, trois comités des recherches. Il n'y a que cela pour la tranquillité.

Le B. H. En effet, s'ils ne la faiſoient pas goûter, au moins ils la feroient déſirer.

Le B. C. Dites-moi ſi ce n'eſt point-là un véritable bouclier pour la liberté qu'on attaque de toutes parts ?

Le B. H. Oui, un bouclier qui la cache tout entiere.

Le B. C. Un comité des recherches peut devenir le ſalut de la France, s'il eſt bien compoſé.

Le B. H. Je vous répondrai, comme les Athéniens à Philippe, ſi.....

Le B. C. Composez-le comme vous voudrez ; vous n'empêcherez pas qu'il ne soit la terreur des mauvais citoyens.

Le B. H. Et des bons.

Le B. C. Savez-vous, moi, comment je regarde un comité des recherches ? Je le regarde comme l'œil de la nation.

Le B. H. C'est l'œil du basilic.

Le B. C. Et qui plus est, un œil qui voit tout.

Le B. H. Au moins. . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

## ERRATA.

Page 5, ligne 1, *commencerés*, lisez *commencés.*
Page 16, ligne 3, *l'argent*, lisez *l'agent.*
Page 21, ligne 1, *qui ne vous*, lisez *qui vous.*
Page 23, ligne 2, *le nom du fiacre*, lisez *le nom, le fiacre.*
Page 24, ligne 6, *ce qu'il en dit*, lisez *ce qu'il dit.*
Page 25, ligne 2, *ça n'étoit*, lisez *ce n'étoit.*

615

[illegible]

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

# E R R A T A.

Page [illegible], ligne 1, [illegible]

[illegible]